

A dark, atmospheric illustration of a long, narrow hallway. The walls are dark and textured, and the floor is covered in a patterned carpet. A thick fog or smoke fills the air, obscuring the far end of the hallway. On the ceiling, a pair of large, red, staring eyes with long, dark eyelashes are looking down at the viewer. The overall mood is eerie and unsettling.

LAURENT TURI

TU SAURAS ALORS
QUI ~~TU ES~~
je hais

Laurent Turi

Tu sauras alors qui je hais

© Laurent Turi, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6196-5

Couverture : Créa.by.Floh – Images Freepik

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Crédit photo : Gilles Perbal

Pour me suivre :



*Pour Virginie, Élise et Gabriel,
Une première, faite ensemble.*

Avant-propos

Odette et Jules se sont invités dans mon esprit par un bel après-midi printanier, venus d'on ne sait où. Peut-être du néant, peut-être du paradis, peut-être de l'enfer, mais la réponse importe peu.

Tous deux m'ont surpris, puis m'ont colonisé, envahi, presque dressé. Je les ai laissés faire, parce que je n'avais pas le choix mais aussi parce que cela me convenait.

Maintenant, votre tour est venu.

Chacun à leur manière, ils laisseront une trace profonde en vous. Indélébile. Le genre de trace qui peut donner froid dans le dos ou réconforter, tout dépend de quel côté du miroir vous vous placerez. Mais une chose est certaine : vous ne pourrez pas les oublier. Essayez. Cela ne fonctionnera pas.

Car il existe deux catégories de gens : ceux pour qui vous comptez, et ceux qui vous ignorent. Le problème, c'est que vous pouvez compter pour quelqu'un qui vous veut du bien, mais aussi pour quelqu'un qui vous veut du mal.

Lorsque vous comptez pour quelqu'un, il vous le fait savoir. Peu importe comment, il trouvera toujours un moyen. C'est indiscutablement le cas de ces deux-là. Odette vous effraiera, Jules vous émouvra. Ou l'inverse peut-être ? Ce n'est pas vous qui déciderez. C'est eux. Et quand ils en auront fini avec vous, vous ne penserez plus qu'à une chose : refermer ce livre et le donner à quelqu'un qui compte pour vous.

C'est ainsi.

PROLOGUE

« *L'heure était venue.* »

La pièce était plongée dans la pénombre. Longue et large, parsemée de meubles en forme de petits îlots, un silence étonnant y régnait, seulement troublé par le ronronnement régulier des armoires frigorifiques.

Elle était pour l'instant déserte, l'heure de préparation des repas n'ayant pas encore sonné. *Les cuistots doivent être en train de se reposer dans leurs quartiers*, pensa-t-elle vaguement en ouvrant la porte. Les gonds grincèrent. De petits pas précipités se firent entendre au loin, puis plus rien. *Les souris. Parler des souris à la femme de ménage.*

Elle avançait lentement, peut-être aux aguets. Elle ne le savait pas vraiment, mais il ne fallait surtout pas qu'on la surprît. Pas maintenant. Plus tard cela n'aurait plus aucune importance. Elle saurait répondre aux questions, toutes celles qu'on lui poserait. Il y en aurait des tas, c'était certain. Et il faudrait tout dire, tout dévoiler sur ce qui se passait ici, sur ce qui s'était joué. Ils comprendraient. L'ombre y veillerait.

Elle avait franchi la moitié de la distance qui la séparait du fond de la pièce et il lui semblait qu'une éternité s'était écoulée. Un temps au cours duquel un changement majeur s'était opéré en elle : c'était maintenant le moment de l'action, elle devait protéger ceux qu'elle aimait et pour cela tout était permis. Ils comprendraient aussi. L'ombre était là pour cela.

Personne n'avait eu le cran d'aller au bout avant elle. Et pourtant... comment se faisait-il que tout cela eût été possible ? N'y avait-il pas des lois ? Celles des hommes, bien sûr, mais aussi des lois universelles ? Et quiconque les enfreignait méritait une sanction, elle en était intimement persuadée. Ils comprendraient tout cela. L'ombre était là pour elle.

Elle se tenait immobile face au mur du fond. Ouvrit le tiroir. Prit ce qu'il renfermait.

L'ombre l'accompagnait. L'heure était venue.

1.

Vendredi 18 mai 1984.

« Elle ne pivota plus vers la gauche. »

La bâtisse aux murs épais et aux fenêtres grillagées imposait le respect, voire la crainte.

Lignes droites, verticales et horizontales. Pas de courbes, pas d'arrondis. Pas de concessions.

Murs uniformes, en pierre d'un brun clair délavé par les pluies. Pelouses impeccablement tondues, traversées de chemins pavés d'ennuis. Quelques platanes venaient donner un peu de vert à cet ensemble triste.

Le silence de l'Institut, maison de redressement pour adolescents, isolée au cœur de la campagne, n'était troublé que par le passage des avions ralliant l'aéroport de Dijon, à une quinzaine de kilomètres plus au sud.

Celui en provenance de Paris, à 10 h 40.

Strasbourg, 11 h 15.

Bordeaux, 15 h 10.

Marseille, 17 h 25.

Et encore quelques autres, plus ou moins audibles en fonction du vent.

Les fenêtres alignées reflétaient la faible lueur du soleil matinal qui tentait, en cette fin de printemps, de réchauffer ces lieux sombres. Derrière l'une d'entre elles, le rideau légèrement écarté, Odette observait l'arrivée du petit dernier. Un gringalet d'à peine un mètre cinquante, aux cheveux blonds comme les blés et au visage allongé. Il venait de descendre de la vieille estafette, habituellement utilisée pour les transferts de détenus, et prenait le temps d'étirer ses maigres jambes sans doute ankylosées par le trajet.

— Regarde-le celui-là, dit-elle d'une voix suave et sourde. Un vrai petit

amour !

— Ne commence pas ! Tu ne le connais même pas.

La voix qui la rabrouait ainsi était plus fine, presque cristalline.

— Mais si, idiot ! Bien sûr que je le connais. Ils sont tous pareils. Des petites bêtes à bon Dieu, tous plus crétins les uns que les autres...

—Tu es si méchante, protesta la voix de cristal. Méchante et cruelle. Tu vas encore lui faire du mal !

Le corps d'Odette pivota vers la droite et, de sa voix suave et sourde, rétorqua :

—Tais-toi ! Il n'y a que cela qui marche avec eux !

Pivot vers la gauche. Voix cristalline.

— S'il te plaît... laisse-moi m'occuper de celui-là, je suis sûre que je peux m'en sortir.

Pivot vers la droite.

— Oh non, tu peux me croire... avec lui ce sera différent...

La voix cristalline se tut.

Odette ne se laissait pas attendrir. Et pour cause, elle connaissait bien ses pensionnaires. Pas un plus responsable que l'autre. Chacun traînait comme un boulet une histoire sordide, comme arrachée des pages d'un mauvais thriller.

À sa manière de monter les marches furtivement, l'œil constamment en mouvement, à l'espèce d'indéfinissable sourire en coin qu'elle avait entraperçu lorsqu'il descendait de l'estafette, Odette avait cru reconnaître chez le garçon une odeur particulière, celle qui provoquait toujours chez elle un délicieux frisson le long du dos.

L'odeur de la peur.

Oui, ce garçon semblait avoir peur, c'était indéniable.

Satisfaite, Odette reprit son imperceptible rituel. Elle pinça entre ses petits doigts boudinés un pli de sa jupe et le lissa lentement de haut en bas, entièrement absorbée par l'idée qui commençait à germer dans son esprit.

Elle ne pivota plus vers la gauche.

2.

« *Étape suivante.* »

Jules descendit enfin de l'estafette miteuse, les reins rompus par le long voyage qu'il venait d'endurer. Cinq heures de silence imposé, assis sur un strapontin raide comme la justice. Les gardiens qui l'accompagnaient (deux : le conducteur et un autre plus particulièrement chargé de le surveiller) lui avaient retiré les menottes – il sortait officiellement d'incarcération –, mais l'avaient tenu à l'œil durant tout le transport. On l'avait prévenu lors de son départ du centre de détention pour mineurs : à la moindre incartade, il regagnerait illico sa cellule sombre aux murs rongés par l'humidité et aux matelas infestés par la vermine, pour y retrouver la compagnie de Luc, l'abruti blond qui avait partagé ces derniers mois de détention avec lui.

« Luc, un esprit sain dans un corps sain », avait-il ironisé un jour. Il n'avait pas ri longtemps. Le bourrin avait entendu la boutade, s'était jeté sur lui et lui avait fichu une raclée si sévère que les matons avaient dû intervenir pour l'empêcher de le tuer. Il était quand même resté trois jours à l'infirmerie. Alors, il s'était tu. N'avait plus jamais prononcé le moindre mot. S'était contenté d'imprimer dans son esprit les moindres détails du physique de Luc. Il lui faisait penser à Jabba le Hutt dans *Star Wars, Le retour du Jedi* : une créature informe, au front étroit et au corps s'élargissant au fur et à mesure que le regard descendait vers ses pieds. Retors et pervers. Dans le film de Georges Lucas, Jabba était mort, mort de la main du Juste. Luc connaîtrait-il le même sort ?

C'est à lui que Jules pensait lorsqu'il posa le pied sur le sol de l'Institut en s'étirant longuement pour faire cesser les douleurs de son dos. Quand le moment serait venu, il s'agenouillerait et prierait pour Luc.

Pour qu'il aille griller en enfer.

À cette idée Jules esquaissa un délicat sourire du coin de la bouche. Et le rengaina aussitôt. Un signal d'alerte s'était allumé dans son esprit, une lueur qu'il ne connaissait que trop bien.